

ment politique à travers l'art, précise l'artiste, qui ajoute : *Malgré un intérêt à l'égard des questions politiques dans l'art, mon travail tend à s'acheminer vers un regard plus critique sur la légitimité d'une telle démarche.* Pas de dogmatisme, donc : l'œuvre d'art ne saurait être confondue avec le slogan. Pas de clarté non plus, ni intentionnelle, ni poétique. Ici, l'Histoire sur laquelle l'œuvre se construit ne dit pas ce qu'elle est, sinon, mais alors en filigrane, une matrice à créer. Cette discrétion est bienvenue : elle rompt avec le discours en général tonitruant et sectaire de l'œuvre d'art engagée. Elle est aussi équivoque. L'artiste ne dit rien, ne décrète rien, il renonce à nous enrôler. Avec cette conséquence que jugeront funeste les partisans de l'expression radicale : le plein (politique) s'évanouit, ne reste que le vide (esthétique).

Paul Ardenne

Paris

**Nathalie Brevet
Hughes Rochette**

Galerie Griesmar & Tamer
15 mai - 12 juillet 2008

Nathalie Brevet et Hughes Rochette s'intéressent aux mots et aux jeux que ceux-ci occasionnent. *=About=*, titre de l'exposition et de l'une des œuvres présentées, est en ce sens programmatique : «à propos», nous

dit-on, à propos de signes laissés par d'autres dans la ville, et de leur réappropriation.

Du graffiti *=About=*, initialement photographié, il ne reste qu'une trace. Le mot, dans sa matérialité, est gravé à même la cimaise blanche en reprenant le geste initial du graffeur, mais le rapport à la surface du mur n'est pas immédiat. Ici, support et surface se confondent pour former une image.

=About= est à rapprocher de la pièce intitulée *Sans titre («be yourself»)*, issue de la série des *Réflexions urbaines* (2006-2007). À l'aide d'un projecteur, le duo d'artistes «met en lumière» des aphorismes trouvés dans l'espace urbain. Dans ces «écritures exposées» (Amiando Petrucci), la dimension manuscrite du graffiti, coulure à l'appui, est le seul indice d'une inscription initiale dans le paysage. Le mur devient surface de projection, l'aphorisme revêt une valeur universelle.

Mot-image et mur-écran interfèrent dans la série *Somebody Says...* (2007), où chaque message provient d'un panneau d'interdiction. Pour matérialiser ces transgressions, ces «inter-dits» (Gilles Boudinet), l'image sérigraphiée sur verre est tramée en rouge. L'image révélée en transparence devient lisible quand elle a pour fond un mur blanc. Sans le contact du mur, l'image n'est pas totale : l'apparition de l'image renoue indirectement avec la photographie. Autre surface de projection, *Is it*

me? Can it Be? : à l'origine, une petite pièce métallique arrachée sur une voie ferrée et dont la forme rappelle un masque. Elle est agrandie et reproduite en essayant de retrouver, par le geste, les mouvements qui ont, progressivement, façonné l'objet initial. Cette pièce possède deux faces, l'une lisse et miroitante, l'autre rugueuse et martelée, deux facettes d'une même histoire ou la rencontre improbable d'un cri et d'un drôle de portrait convoquant à la fois Munch et Wilde.

En anticipant une démarche archéologique, pourtant bien ancrée dans le présent, ce sont ici les traces d'une société contemporaine qui affleurent à la surface.

Audrey Illouz

Paris

**Louis Bachelot
Marjolaine Caron**

Hôtel de l'industrie
20 - 30 juin 2008

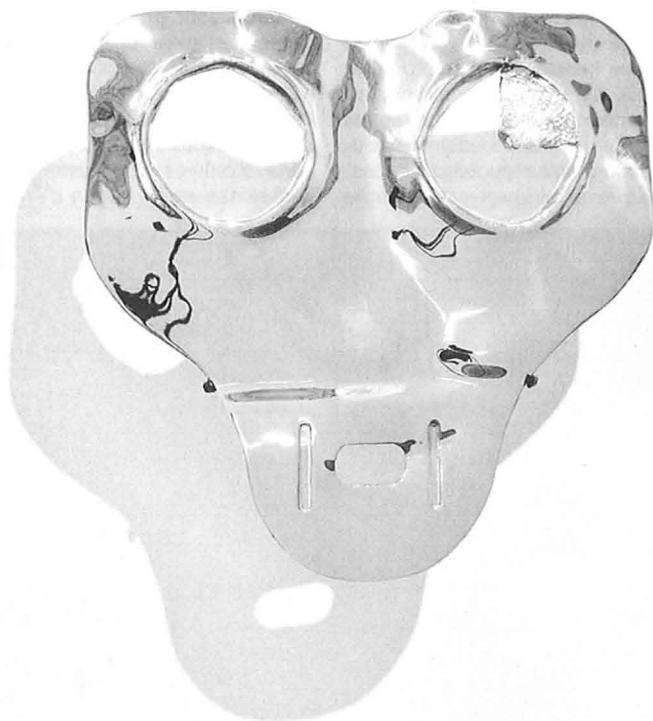
«Terrible vengeance : sur le paillason de son mari, elle dépose le cadavre de son fils», «Amélie et Sophie assassinées par le kiné de l'hôpital», «C'est horrible !», «Comme dans un film d'horreur !» Ce sont de telles phrases, presque des slogans publicitaires, faisant la une de magazines comme *Détective*, que Louis Bachelot et Marjolaine Caron illustrent. À l'aide d'acteurs et de décors, ils (re)mettent en scène photographiquement des meurtres et des crimes, des faits divers, où la même histoire se rejoue indéfiniment entre un(e) meurtrier(e) et sa victime. À Saint-Germain-des-Près, l'Hôtel de l'industrie accueille d'ailleurs très bien l'univers sanglant de cette exposition intitulée *Crimes et délices* : les salles sont plongées dans la pénombre, les planchers craquent et les vieux murs sont souvent inquiétants.

Ces images semblent avoir été produites à l'instant même du crime, au moment où la vie bascule dans le

sang et dans la mort, où le geste funeste s'abat irrémédiablement : le couteau transperce le cou, le noyé se débat, des corps sont charriés, le tueur s'enfuit la carabine à la main, l'œil est horrifié. Face à ces images qui reconstituent les crimes, le spectateur invente un scénario (quel est le motif ? où était placé le meurtrier ? comment s'est-il enfui ?) et croit entendre les cris et les sanglots, à sentir les émotions des protagonistes (peur, désespoir, folie...). Les artistes jouent ici avec l'image-rie de l'horreur spectaculaire, avec les codes du film et du roman policiers : comment ne pas penser au chef-d'œuvre de Truman Capote, *De sang froid*, en voyant ces paysages de campagne souillés par un coup de feu de trop ? Comme chez Capote, ces images ne sont pas morales, il ne s'agit pas de prendre parti, mais simplement de voir la bestialité en action et la mort scénographiée. La technique utilisée est visuellement très efficace, elle allie photographie et retouche picturale, ce qui contribue à la dramatisation. Le réalisme de la photographie s'associe à l'imaginaire de la peinture pour créer des images suggestives : les visages sont flous quand les corps se débattent, les personnages sont pris dans leur mouvement de rage ou de fuite éperdue, les corps prennent de l'épaisseur, à l'image de celui d'une femme nue, abandonnée dans la terre et les feuillages, et dont la peau, très blanche, est presque palpable.

Il y a quelque chose d'outré dans la représentation du crime. Bachelot et Caron mettent une distance entre l'œuvre et le meurtre, peut-être une touche d'humour noir, en tout cas une note burlesque. Justement, ils excellent lorsqu'ils basculent dans la fiction la plus surréaliste, comme lorsqu'ils mettent en scène un festin cannibale où une femme est allongée au centre d'une table, prête à être dévorée toute crue par des convives voraces. Il y a de quoi être pris d'une nausée comique...

Léa Bismuth



Nathalie Brevet et Hughes Rochette. «Is it me ? Can it be ?». 2008. (Ph. F. Thibault)



Louis Bachelot et Marjolaine Caron. «Triptyque Weidmann» Photographie et peinture